



# Bandits, bandits

*Time bandits*  
de Terry Gilliam

## Fiche technique

**G.B. - 1981 - 1h55 -  
Couleur**

Réalisateur :  
**Terry Gilliam**

Scénario :  
**Michael Palin  
Terry Gilliam**

Montage :  
**Julian Doyle**

Musique :  
**George Harrison**

Interprètes :  
**John Cleese**  
(Robin des Bois)  
**Sean Connery**  
(le roi Agamemnon et  
le pompier)  
**Shelley Duvall**  
(Pansy)  
**Katherine Helmond**  
(Mme Ogre)  
**Ian Holm**  
(Napoléon)  
**Michael Palin**  
(Vincent)



## Résumé

Un petit garçon anglais, Kevin, est visité une nuit par six nains bizarres surgis des murs. Ces voleurs, ces "bandits du temps", ont dérobé à l'Être Suprême la carte des trous du temps et, emmenant Kevin, remontent l'histoire. Ils offrent un spectacle à Napoléon à la bataille de Castiglione, puis rencontrent Robin des Bois à la forêt de Sherwood. Mais voilà que s'en mêle le génie du mal, qui veut lui aussi s'emparer de la carte pour asseoir sa domination sur le monde. Kevin se retrouve à la cour du roi Agamemnon, qui veut faire de lui l'héritier de son trône pour le remercier de l'avoir aidé à triompher du

Minotaure. Mais les nains le récupèrent, et tous se retrouvent sur un paquebot... le Titanic !...

**L E F R A N C E**

*www.abc-lefrance.com*

## Critique

(...) Toute l'histoire est vue par les yeux d'un gamin anglais, qui a rencontré les nains dans son rêve. Sans qu'on sache trop qui conduit qui dans cette odyssée onirique, on se retrouve au pays des légendes. Du palais d'Agamemnon, on tombe en chute libre sur le pont du Titanic, lequel, à son tour, coule et précipite les héros dans une mer inconnue où voguent d'in vraisemblables rafiots commandés par des rhumatisants, où déambulent des géants amphibies...

L'enjeu du périple se précise. Autour de la carte s'affrontent l'Être suprême (Sir Ralph Richardson, sublime d'aisance dans un emploi à tout le moins lourd à porter) et Satan, qui déploie ses maléfices : il transforme les nains et, à l'occasion, ses propres sbires, en animaux variés, délègue même les parents de l'enfant pour accueillir celui-ci dans son territoire, en une époustouflante séquence psychanalytique.

Décors sublimes, jaillissement d'idées visuelles, humour, suspens... Laisant loin derrière lui tous les tâcherons qui pillent *Le Seigneur des anneaux* de Tolkien, toutes les sciences-fictions médiévales, Terry Gilliam piétine les plates-bandes d'un John Boorman et s'en tire à son honneur.

Ce qu'il nous raconte, c'est l'histoire de chacune de nos nuits. Nos jubilations et nos frayeurs. Un cauchemar enfantin où s'entrecroisent le bien et le mal, les parents, les héros des livres d'images et les visages familiers, les gens du quartier qui, sous leurs déguisements prosaïques de sapeur-pompier ou de voisin revêché, ne sont autres que Robin des Bois, Napoléon etc.

On pense à d'illustres modèles. Au **Magicien d'Oz**, et même à **La nuit du chasseur**, le chef-d'œuvre de Charles Laughton dont certaines séquences approchent parfois le mystère. On se rappelle alors que Terry Gilliam, voilà quelques années, avait tiré d'un poème de Lewis Carroll un film étrange et raté,

**Jabberwocky**, où, déjà, le comique tâchait d'appivoiser cette magie-là. Celle des contes, de la fièvre, du frisson délicieux qu'on éprouve, enfant, à s'en remémorer sous la couverture les épisodes les plus troublants. Et, cette fois-ci, c'est réussi.

Emmanuel Carrère  
*Télérama n°1679 - 17 Mars 1982*

L'équipe des "Monty Python" est dissoute, mais trois de ses membres (Terry Gilliam, John Cleese, Michael Palin) sont ici associés pour ce nouveau triomphe du non-sens qui, après **Sacré Graal**, **Jabberwocky**, **La vie de Brian**, est une leçon d'histoire tout aussi farfelue. L'innovation de **Bandits, bandits** par rapport à ses prédécesseurs est que ce détournement du passé est non seulement une source de comique mais est en outre le fait de l'imaginaire d'un enfant source de toutes les libertés, en opposition au rationalisme et à l'étroitesse d'esprit du monde adulte et sans doute aussi du monde contemporain. N'est-ce point ce "message" qu'il faut déceler dans la fin du film, qui voit les parents être victimes, dans leur réalité concrète, des retombées du rêve du bambin ? Par ailleurs, les démythifications et irrévérences ne manquent pas, à l'encontre autant des faits que des personnages historiques. Mais les meilleures scènes, les plus réussies en même temps que les plus spectaculaires, sont les scènes d'invention pure, notamment celle du géant sortant de l'eau, digne des morceaux de bravoure à la Ray Harryhausen. L'ensemble est plutôt décousu, dénué d'une cohérence qui, il est vrai, n'était pas essentielle à la démarche. C'est là le lot de cette sorte de films héritiers du sketch de télévision. Malgré tout, un excellent spectacle pour écoliers et parents, voire même les autres.

Gilles Colpart  
*Saison Cinématographique 1982*

Le moment n'est peut-être pas très éloigné où Terry Gilliam, devenu célèbre à titre individuel grâce à des films de plus en plus ambitieux et complexes, devra, comme Woody Allen dans **Stardust Memories**, affronter des admirateurs passésistes qui lui demanderont pourquoi il ne tourne plus ces films si drôles avec sa bande de copains...

Terry Gilliam, en effet, est à lui tout seul un cinquième Monty Python. Il a participé à leurs premiers sketches télévisés, assuré en collaboration avec Terry Jones la réalisation de **Sacré Graal**. Après **Jabberwocky**, **Bandits, bandits** (je cite à dessein le titre français qui pour une fois, me paraît très heureux : le redoublement du mot est à la fois gratuit et euphoniquement réjouissant) est son second film comme metteur en scène à part entière.

Il y avait dans les films parus sous le label Monty Python une veine purement nonsensique (qui fait à mon sens de l'anthologie de leurs sketches télé **And now something completely different** la meilleure réussite du groupe et, paradoxalement, la plus homogène), une veine plus prosaïquement parodique (qui gâche un peu **La Vie de Brian**), enfin une veine délibérément féerique, poétique. En anticipant encore une fois sur les temps où l'on pourra fort sérieusement parler de son univers d'auteur, il me semble certain que Terry Gilliam était le principal responsable de cette tendance et, si on devait l'apparenter à quelqu'un, ce serait moins à Peter Sellers ou Spike Milligan (de toute évidence, les modèles de ses camarades) qu'à John Boorman avec qui il partage le goût du mystère, du Moyen Age, de la recherche visuelle : Gilliam, du reste, est dessinateur de formation et c'est à lui qu'on doit les merveilleux génériques de tous les films Monty Python.

Je ne veux pas dire que **Sacré Graal** s'aventurait sur le même terrain qu'**Excalibur**. Mais on y sentait déjà que la parodie n'était pas le seul objectif des auteurs, que les plaisanteries affec-

tueuses sur le dos des chevaliers de la Table Ronde s'ancraient dans un engouement enfantin, dans une fascination véritable pour la magie, l'irrationnel. Gillian, déjà, rôdait autour de Brocéliande.

On le sentait plus encore dans **Jabberwocky**, réalisé par Gillian en solitaire et dont il précise que ce n'est pas, surtout pas, un film Monty Python. On n'y riait pas beaucoup, on s'ennuyait même un peu, mais le Moyen Age était reconstitué avec une fantaisie bien personnelle. Et l'apparition finale du Jabrebocq calamiteux rapprochait le film de ce que son auteur avait dû rêver qu'il soit : un limerick dont on n'arrive pas à se souvenir; une illustration d'un livre d'enfant dont, des années après, le sujet est resté dans la mémoire, mais impossible de retrouver le livre, de comparer...

Dans **Bandits, bandits**, qui n'est pas encore parfait mais qui marque un énorme saut qualitatif dans la filmographie encore courte de Gillian, tout cela devient assez convaincant pour justifier l'examen rétrospectif auquel je viens de me livrer.

(...) Après l'épisode d'Agamemnon, le film bascule d'un coup. Plus de plaisanteries à la Mel Brooks sur des personnages historiques : Gillian aborde son territoire, mouvant, piégé, mal balisé, le pays des légendes. Il y fait preuve d'une richesse d'invention narrative et plastique absolument inattendue - surtout après trois quarts d'heure plutôt poussifs. Ogres, géant, Dieu, diable, cochons, maléfices divers, entrée clandestine dans la forteresse, évasion, etc. Autant pour les trouvailles que pour l'extraordinaire justesse du ton, qui me paraît vraiment celui du conte, on rêve du *Seigneur des Anneaux* de Tolkien mis en scène par Terry Gilliam.

Ajoutons pour finir, que **Bandits, bandits** est à la fois un film sainement irrespectueux, où les parents stupides finissent en fumée, et une fantaisie théologique d'une exemplaire dévotion.

Non seulement Dieu l'emporte sur le diable, mais il apparaît qu'il avait tout téléguidé depuis le début, y compris les manœuvres du Malin. Ce déterminisme se tempère toutefois d'humanité : Sir Ralph Richardson, souverain dans le rôle de l'Être suprême, achève de donner à **Bandits, bandits** une aura de bienveillance digne de Chesterton.

Emmanuel Carrere  
Positif n°254/255 - Mai 1982

(...) A l'obsession de la super-technologie domestique (du bloc de glace au bourguignon en huit secondes !), le héros de **Time bandits** substitue une errance qui ignore tout à la fois la chronologie et la précipitation. Impossible de ne pas voir, dans ce très stimulant conte pour tous, la condamnation définitive des pratiques d'enseignement privilégiant la mémoire et la mesure. Alors que le père et la mère rétrécissent leur champ culturel à de navrantes émissions de jeux (répondre dans un temps donné à des questions d'une absolue stupidité), le héros va vérifier sur place l'exactitude des mythes. Ce qui ne va pas sans de savoureuses révélations. Si vous voulez connaître la vérité sur Robin des Bois ou découvrir (enfin !) le secret du gilet de Napoléon, ne ratez sous aucun prétexte la leçon d'histoire du professeur Terry Gilliam.

Enfin une méthode réellement infaillible ; la vérité qu'on nous avait cachée, l'infarctus assuré pour des pédagogues coincés : vive la pédagogie active à la Monty Python qui réconcilie Rossellini et Salvador Dali.

Pour sa verve iconoclaste, son humour débordant et le soin extrême apporté à sa réalisation, on pardonnera volontiers à l'auteur quelques menus étirements de son tissu dramatique. Le final est tout particulièrement éblouissant qui

voit se matérialiser un "être suprême" dont je vous laisse la surprise tant il est vrai qu'il faut garder intacts les mystères de la divinité.

Jacques Zimmer  
Revue du Cinéma n°371 - Avril 1982

## Le réalisateur

Le plus doué des Monty Python. Peintre, coréalisateur des deux premiers films du groupe, réalisateur tout seul de **Jabberwocky** puis de **Time Bandits** et enfin de **Brazil**, cette fois en dehors de la joyeuse bande. **Brazil** c'est, a-t-on dit, *Le procès* de Kafka revu par *Mad*, un vrai délire d'images. Mais son **Münchhausen** est inférieur à celui de Baki et son **Fisher King** déçoit malgré ses outrances.

## Filmographie

<b>Jabberwocky</b>	1976
<b>Time bandits</b>	1982
Bandits, bandits	
<b>Brazil</b>	1985
<b>The adventures of Baron Münchhausen</b>	1988
Les aventures du baron de Münchhausen	
<b>Fisher King</b>	1991
Le roi pêcheur	
<b>Twelve Monkeys</b>	1996
L'armée des douze singes	
<b>Las Vegas parano</b>	1998
en préparation <b>Don Quichote</b>	

### Documents disponibles au France

Positif n°254/255 - Mai 1982  
Télérama n°1679 - 17 Mars 1982